Le Péché de chair

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com


ESPARBEC
Le Péché
de chair
La Musardine

ESPARBEC

Le Péché de chair

La Musardine

"Comment s'y prendre pour rendre au sexe le goût de l'interdit ? Nous en sommes au sexe plateau télé, au porno pantoufle (ou mules à pompons), aux parties carrées du week-end, aux clubs de fessées, aux cours de bondage par correspondance, etc. Banalisation du plaisir ; voyeurisme généralisé : chacun, pour être « branché », s'applique à singer les clichés de la mode du cul (piercing, SM, tatouages, implants, etc.) et perd de vue l'essentiel : l'attrait du fruit défendu.
Comment retrouver les plaisirs de la transgression, il y n'a plus qu'à se servir au rayon du self-sex pasteurisé ? Aux affres de la séduction et des travaux d'approche ont succédé des rapports de fournisseur à client : sex-shops, cassettes pornos, clubs d'échangisme, etc. Nous entrons dans une ère de commercialisation générale du cul, accompagné d'un discours « déculpabilisant » centré sur la notion de « plaisir ». Le sexe a été transformé en marchandise ou, pour citer Adorno et Debord : en spectacle. L'image (la mode) a remplacé la chose.
Depuis que la baise est devenue une gymnastique en salle – bio-sex-tonic – le problème, pour les vrais vicelards, est d'échapper à cette morne consommation banalisée par les médias pour retrouver le « péché de chair ».
Pour vous donner une idée de ce que pourrait être ce « péché de chair » avec un peu d'imagination, j'ai réuni dans ce fascicule trois récits que m'ont fait des lectrices. Je vous laisse les déguster."
Esparbec

À l'occasion de la réédition prochaine d'un de mes plus anciens romans pornos qui était épuisé depuis longtemps, Les Biscuitières *(paru en 1992 dans une collection à tirage limité uniquement vendue par correspondance), Anne Hautecœur, la directrice éditoriale m'a demandé de faire un petit cadeau à mes lecteurs, histoire de leur ouvrir l'appétit.*

« Cuisine-leur, m'a-t-elle dit, quelques-unes de ces scènes de cul dont tu as le secret. Ça les fera patienter en attendant ton prochain roman. »

Pour la satisfaire, je n'ai pas eu à trop me casser la tête, j'ai fouillé dans mes dossiers secrets, ceux où je mets de côté les lettres plus ou moins enflammées que m'envoient des lectrices. Et voici ce que ça a donné. Trois thématiques : primo, l'hypocrisie sexuelle, qui consiste, pour les épicer, à déguiser en « séances de soins » divers jeux érotiques ; secundo, l'ambiguïté des rapports entre mère et fille, quand la mère est encore baisable et quand la fille découvre le plaisir ; et pour finir, le dessert : certains aspects cannibales de la consommation, par les connards de mecs que nous sommes, de la tendre chair féminine.

Voici pour commencer le récit que m'a fait une jeune lectrice du Var.

1. « Ça »

Dans les circonstances habituelles de la vie, quand le hasard nous met en présence, nous ne parlons jamais de « ça ». Même si nous sommes seuls. C'est comme si ça ne faisait pas partie de la vie courante.

Et d'ailleurs, même quand il me fait ce que je vais vous écrire, nous n'en parlons pas davantage. Tout ce qu'il me fait, il le fait sans un mot. Il peut nous arriver, au cours d'une soirée, chez des amis, de mentionner certaines douleurs lombaires dues aux rhumatismes ou à des séances de gymnastique pour les combattre, mais ce sont juste des mots en l'air ; dès que nous sommes seuls, et qu'il met ses mains sur moi, plus un mot ne sort de nos bouches.

C'est toujours moi qui vais à sa rencontre. Certains jours, en fin d'après-midi, surtout s'il a fait chaud, et si j'ai transpiré, au lieu de prendre une douche, je descends au jardin et vais ratisser l'allée de gravier, derrière le portail. Il passe toujours à la même heure, en revenant de son bureau, et quand il me voit derrière le grillage, il effleure poliment son chapeau du bout des doigts, et poursuit son chemin. À moins que je ne lui adresse la parole, à propos d'un livre qu'il a prêté à ma mère et qu'elle a oublié de lui rendre. Ou d'un article intéressant que je viens de lire dans le *Figaro Magazine*. J'ajoute que ma mère est allée voir une voisine, et qu'elle ne rentrera que dans une heure. Ce disant, j'ai entrouvert le portail pour l'inviter à entrer, et après qu'il l'a refermé derrière lui, je le précède dans l'allée.

Vous dire ce que j'éprouve, je préfère m'en abstenir. Certes, j'ai le cœur qui bat, j'ai chaud aux tempes, j'ai l'estomac noué, et ne parlons pas de certaine partie de ma personne… Alors que nous remontons l'allée, l'un devant l'autre (moi devant lui), plus un mot ne franchit nos lèvres. S'il s'étonne de voir que j'ai mis, pour jardiner, des escarpins à hauts talons qui me font me trémousser, il garde ça pour lui.

Est-ce que vous voyez bien la scène ? Une jeune fille, à peine sortie de l'adolescence, un brin trop maquillée, s'exerce à marcher sur des talons hauts en remontant l'allée de gravier du jardin d'une villa de la côte niçoise. Derrière elle, un homme d'un certain âge, de forte corpulence, coiffé d'un canotier, fume sa pipe en marchant. Jusqu'ici,

il n’y a pas de quoi fouetter un chat. Elle gravit les marches du perron, traverse la véranda, et entre dans le vestibule. Il est toujours derrière elle ; en passant, il dépose sa pipe dans un cendrier et accroche son chapeau à une patère. Elle commence à monter vers l’étage. Il la laisse prendre quelques marches d’avance, puis lui emboîte le pas, les yeux fixés sur le bas de son dos.

À partir de là, plusieurs options sont ouvertes, et selon son humeur, c’est elle (la jeune personne en question) qui décide de la tournure qu’elles vont prendre.

Supposons que du même pas mécanique ils traversent le palier du premier étage et, l’un derrière l’autre, entrent dans sa chambre de jeune fille. Sans se retourner, elle se dirige vers son lit sur lequel une grande serviette de toilette est étalée. C’est sur la partie du lit que protège la serviette qu’elle monte s’agenouiller. Elle l’entend refermer la porte et tourner la clef dans la serrure. À ce moment seulement, elle se prosterne, la croupe en l’air, et se plonge dans la lecture du livre ou du magazine qui se trouve sur l’oreiller. Immobile derrière elle, l’homme attend. Quelques secondes s’écoulent. Enfin, la lectrice tourne une page. Dès qu’elle l’a fait, les mains de l’homme se posent sur ses cuisses, au-dessus de ses genoux, et, lentement, il retrousse sa jupe.

Quand l’étoffe franchit l’obstacle des fesses, il peut constater qu’aucune culotte ne les dissimule et qu’elles sont largement écartées. Il continue à remonter l’étoffe. Voici maintenant la jeune fille entièrement nue sous la taille ; les genoux écartés, les reins creusés, elle offre à la vue tous ses orifices. Entre les fesses, l’anus s’arrondit ; plus bas, les lèvres de la vulve s’entrebâillent. Quand les mains de l’homme se posent sur ses fesses, la lectrice déplace ses genoux sous elle, de façon à se contorsionner d’une façon délibérément impudique et la vulve toute entière s’offre au regard de l’homme. Elle est maintenant largement béante et on peut voir que les nymphes et le clitoris sont congestionnés.

La séance de soins peut commencer. Elle va durer une dizaine de minutes et s’opèrera uniquement du bout des doigts, des deux mains, comme un pianiste devant son clavier ; tapotements, frottements, pénétrations anales et vaginales, pincements plus ou moins prolongés des petites lèvres et du clitoris, vont se succéder à un rythme monotone jusqu’à ce qu’un flot – disons, un afflux – de liquide glaireux s’écoule du vagin et forme de longs filaments qui pleurent, ou qui pleuvent, si vous préférez, sur la serviette de toilette.

C’est de cette serviette que l’homme se servira pour essuyer le cul et l’entrecuisse de la jeune fille ; puis pour s’essuyer les mains lui-même.

Pour rabaisser sa jupe et descendre du lit, elle attendra d’entendre

la clef tourner dans la serrure, puis la porte se refermer. Et là, c'est selon, elle pourra allumer une cigarette et se tapir derrière le rideau de sa fenêtre pour vérifier que son visiteur quitte bien la villa, ou bien, dès qu'il sera sorti de sa chambre, elle pourra lui emboîter poliment le pas, comme une hôtesse qui raccompagne un invité. Et là, parvenus au rez-de-chaussée il pourra même advenir qu'ils échangent quelques paroles sans aucun rapports avec ce qu'ils viennent de faire.

2. La mère

Elle n'est pas la seule à qui s'intéresse cet étrange notaire (oui, c'est un notaire, j'ai oublié de le dire, et c'est lui qui gère toutes les affaires de la famille ; il a d'ailleurs une hypothèque sur la maison qu'habitent la narratrice et sa mère.) Sa mère aussi, depuis déjà plusieurs années, a recours de temps à autre à ses soins. Autrefois ça se passait dans la plus stricte intimité, mais maintenant qu'elle est une grande fille (elle va passer son bac), sa mère ne lui demande plus de sortir de sa chambre quand ce notaire qui a un « don » dans les mains vient lui faire une séance d'attouchements.

Mais laissons la parole à la narratrice du texte précédent.

Quand il vient, en début de soirée, ma mère lui propose toujours de boire un petit verre, et le temps de l'avaler, il s'assoit du bout des fesses au salon. Je n'écoute jamais ce qu'ils disent, ce sont des choses sans intérêts ; il est question de rentes, d'obligations, d'actions, d'hypothèque, de pension alimentaire – ma mère est divorcée – et des cours de la bourse. À un moment, pourtant, les mots fatidiques sont prononcés.

« Je vous trouve bien nerveuse, dit le notaire (et il jette un coup d'œil sur le cadran de l'horloge). Il faudrait peut-être que nous allions voir ça de plus près ?

« Vous croyez ? demande ma mère en regardant dans ma direction.

Et comme chaque fois ses joues changent de couleur. Il se produit une vasoconstriction qui les fait légèrement pâlir ; puis lui succède une vasodilatation périphérique qui les fait rosir.

« Et la petite ? demande-t-elle en levant.

« Elle est grande, maintenant, dit le notaire, il est temps qu'elle comprenne que le corps des femmes est une affaire compliquée.

Quand je les suis dans l'escalier, j'ai l'estomac noué, mais, comment dire, une insolite allégresse s'est emparée de moi. Je ne quitte pas des yeux le visage de ma mère, je ne la trouve jamais plus belle que dans ces moments.

Nous voici dans la chambre. Nous ne perdons pas de temps. Le notaire retire sa veste qu'il accroche au dossier d'une chaise. Ma mère va s'étendre sur le lit. Et, sans attendre, elle retrousse sa jupe au-

dessus de son ventre. Il peut arriver qu'elle ait déjà retiré sa culotte, mais le plus souvent elle l'a gardée. C'est une culotte très sage, rose, bordée de dentelles. Je vais m'asseoir au pied du lit, du côté opposé à celui sur lequel elle est étendue. De là, je vois tout le bas de son corps, sous la jupe, et au-dessus, son chemisier, et plus haut, son visage. Elle a fermé les yeux et sa bouche est entrouverte, comme si elle avait du mal à respirer.

Debout, le notaire la contemple d'un air pensif. Comme s'il se demandait par quoi il allait commencer. Moi, j'ai le cœur qui bat de plus en plus vite. Voilà, il se décide. Il pose ses mains sur la culotte de ma mère, en haut, et il la fait descendre très lentement. Quand la culotte arrive au niveau des genoux, ma mère rapproche ses cuisses l'une de l'autre comme pour dissimuler son sexe. Mais dès que le notaire a fait passer la culotte sous ses chaussures, et l'a jetée par terre, les cuisses s'ouvrent largement pour offrir à notre vue la vulve dont les lèvres sont béantes.

C'est là, en effet, que nouent les angoisses de ma mère.

C'est plus fort que moi, je me penche pour bien voir si son clitoris est érigé ; et le plus souvent, en effet, il l'est. Comme si elle avait honte, ma mère a fermé les yeux. Elle ne les rouvrira que lorsque le notaire lui en donnera l'ordre.

Pour l'instant, debout au bord du lit, il laisse son regard se promener sur les cuisses et le bas-ventre de ma mère, puis remonter jusqu'à son visage. J'ai du mal à deviner ce qui l'intéresse le plus. Lui-même semble d'ailleurs assez perplexe. Et souvent, à ce moment, au lieu de la masturber (ou pour parler comme eux, de lui faire subir sa séances d'attouchements vulvaires), il se tourne vers moi.

« Qu'en penses-tu ? me demande-t-il.

Il sait que j'ai un faible pour les seins de ma mère. Et sans doute aime-t-il beaucoup me voir lui dénuder le buste, et les manipuler. Je désigne son chemisier et il opine du bonnet. Je me lève donc et vais me placer de l'autre côté du lit ; sans me presser, je déboutonne le chemisier, puis j'en sépare les pans. Quand elle sait que le notaire doit venir lui faire une « levée d'hypothèques », elle met généralement un soutien-gorge qui s'agrafe devant. Une fois qu'on a séparé les bonnets, il suffit d'éplucher les seins en rabattant le nylon sur les côtés. Et chaque fois, c'est le même émerveillement de voir s'épanouir les globes blancs et se dilater les aréoles, se dresser les tétins.

La tenant par les seins, je me penche pour lui en sucer les bouts, et je m'arrange pour me tenir de profil de façon à ce que le notaire voie bien mes lèvres les aspirer et ma langue les titiller. Ma mère est très sensible des seins, mais l'idée de ce que nous faisons sous les yeux d'un homme joue certainement un rôle dans le délire qui s'empare d'elle et qui l'incite à remonter les genoux et à écarter les cuisses le

plus largement possible.

C'est alors que le notaire effectuera, du plat de la main, vigoureusement, sa séance « d'attouchements thérapeutiques vulvaires ». Sous l'action conjuguée de mes lèvres et de la main du notaire, ma mère ne tarde pas à perdre le peu de contrôle qu'elle conservait sur elle-même.

C'est à ce moment que le notaire lui ordonnera d'ouvrir les yeux.

« Ouvrez les yeux, femme impudique, lui dira-t-il (d'une voix étrange que je ne lui entend que dans ces moments, ouvrez les yeux, chienne… »

Et ma mère ouvrira les yeux et rencontrant le regard des miens, moi, sa fille, qui lui tiens les seins à pleine main, je verrai s'y refléter comme de l'horreur, quelque chose de désespéré.

Il est temps alors, pour le notaire et pour moi de lui retirer le reste de ses vêtements ; nous la voulons toute nue, et quand elle l'est, nos mains et nos yeux ne se lassent pas de se repaître de sa chair. Docilement, elle s'offre à nous, et nous laisse introduire nos doigts dans son vagin et son anus.

Ce ne seront pas seulement nos doigts qui s'introduiront en elle. Le Notaire est encore vert, malgré son âge, et c'est à mon tour de m'occuper de son pénis et de ses testicules. Il ne se déshabillera pas, certes ; c'est moi qui ouvrirai sa braguette et qui ferai le nécessaire – avec la main, hein ! N'exagérons pas, il n'est pas question que je le suce ! – pour lui donner la dureté nécessaire à une pénétration anale. C'est toujours par le cul, oui, qu'il nous pénètre, ma mère et moi. Passant de l'une à l'autre au gré de sa fantaisie…

J'ai oublié de le dire, moi aussi, je suis nue. Nous sommes nues toutes les deux, ma mère et moi ; lui seul a gardé ses vêtements…

Avant de nous enculer, il a longuement examiné nos deux nudités. Et j'ai dû, à l'instar de ma mère, écarter largement les cuisses pour lui montrer que je suis encore vierge. Il n'est pas question qu'il me dépucèle, je réserve ça à mon amoureux. Ce sera pour la Saint-Valentin de l'an prochain, quand je fêterai mes dix huit ans.

Si j'en parlerais à mon amoureux ? Vous plaisantez… Ce sont là des affaires intimes.

Voyons maintenant comment le mari d'une autre de mes correspondantes essaie de tromper l'ennui d'une relation conjugale qui périclite. Je lui laisse la parole.

3. L’offrande

Bonjour, Esparbec, dans votre dernier mail, vous m’avez demandé de vous faire un récit détaillé de mes « aventures extraconjugales ». Après y avoir longuement réfléchi, j’ai décidé de commencer le plus simplement du monde : par le début.

Il y a huit ans, la première fois que je me suis offerte à un autre homme que Nicolas, mon mari, ce fut en sa présence. Et c’est lui qui m’y avait incitée. Je reconnais que je ne lui ai pas opposé une grande résistance. J’étais en effet très curieuse de savoir ce que j’éprouverais en sentant un autre pénis que le sien entrer dans mon vagin. Surtout si ça se passait sous ses yeux comme il le suggérait.

Je venais d’avoir quarante ans, Nicolas en a trois de plus. Nous étions mariés depuis vingt ans et nous avions trois enfants. L’aîné venait de passer son bac. Le plus jeune entrait en sixième. Il ne sera plus question d’eux dans ce que je vais vous raconter, ça ne concerne que les adultes.

Venons-en aux faits.

À cette époque, Nicolas et moi baisions de moins en moins souvent. Et quand ça nous arrivait, nous n’en retirions que de maigres satisfactions. Nous en parlions souvent, et nous cherchions ensemble un moyen de rallumer la braise. Il y avait longtemps que les déshabillés coquins ne produisaient plus le moindre effet. Viagra ou pas, il avait de plus en plus de mal à bander pour moi.

C’est à la plage naturiste de Ramatuelle que se produisit le déclic. Nous étions nus tous les deux sur nos chaises longues, face à la mer, quand quelqu’un du village (nous habitons à Lagarde-Freinet, je vous le rappelle) est passé devant nous. Peu importe de qui il s’agit, c’était un mec, et il était nu lui aussi. Il est venu nous dire bonjour et nous a parlé un moment, et pendant tout ce temps ses yeux se posaient sur moi. J’étais couchée sur le dos, et mes cuisses étaient écartées. Il pouvait donc voir mon sexe, que je venais d’épiler.

Après son départ, Nicolas m’a demandé quel effet ça m’avait fait de le voir regarder mon con. C’est le mot qu’il employa. Je lui dis que ça ne m’en avait fait aucun. Lui me déclara que ce n’était pas son cas ; à lui, ça « lui avait fait quelque chose ». Et nous n’en dîmes pas plus.

Je croyais donc l’incident classé.

C’était un samedi. Tous les samedis soirs, après le dîner, trois amis

de Nicolas venaient rituellement faire avec lui une partie de bridge. C'était des gens du village. Il y avait tout d'abord Alex, alias Gros Nounours (surnom que lui avaient donné mes enfants), un peintre, qui habitait de l'autre côté de notre rue, dans une villa juste en face de la nôtre. C'était un vieux garçon, un quinquagénaire, grand malabar bougon, velu, ventru et barbu, qui gagnait sa croûte en vendant les siennes (des paysages du coin et des nus olé-olé) aux estivants. Les deux autres, deux frères, Max et William, jeunes trentenaires, avaient une agence immobilière à Saint-Tropez. Ils étaient mariés tous les deux, pères de jeunes enfants, assez beaux gosses, branchés. Nicolas, qui est dans les assurances, avait avec eux des liens professionnels. Tous les samedis, donc, alors que nos enfants allaient dormir à Grimaud, chez les parents de Nicolas qui avaient une piscine, Max et William, pendant que leurs femmes pouponnaient devant la télé, venaient jouer au bridge avec Nicolas et Alex.

Ils venaient d'arriver, ce samedi, et nous prenions un verre sur la véranda avant qu'ils entament leur partie quand Nicolas tira la première cartouche. Il leur raconta l'incident de Ramatuelle, dans la mesure où l'on pouvait appeler ça un incident : que nous étions nus sur la plage naturiste, quand un vacancier, un Belge que nous rencontrions quelque fois au village, avait « regardé avec insistance le sexe de sa femme ». J'eus beau protester que le type en question n'avait pas regardé mon sexe « avec insistance », qu'il avait simplement pu le voir, sans plus, Nicolas passa outre. Et coup sur coup, il tira les cartouches suivantes.

À savoir, tout d'abord, que je n'avais pas esquissé le moindre geste pour le cacher, mon sexe, j'aurais pu poser dessus le journal que je lisais, mais non, ou refermer les cuisses, mais non, je les gardais largement ouvertes, et j'avais laissé ce connard de Belge se rincer l'œil aussi longtemps qu'il en avait envie. Pendant deux bonnes minutes, pas moins !

Puis il tira le coup suivant, et je n'en crus pas mes oreilles : il s'agissait de l'effet que ça lui avait fait, à lui, Nicolas ! Car ça lui en avait fait ! Il en était encore médusé. Fou de rage contre moi de voir que, disait-il, je m'offrais aux yeux du type avec autant d'impudeur, voire de complaisance, et en même temps, comment dire, eh bien oui, il ne pouvait le nier : ça l'émoustillait. Voilà, le mot était lâché. Il ne savait pas si à moi, ça m'avait fait de l'effet, mais une chose était sûre, à lui, oui ! Et pas qu'un peu !

Tout de suite, il avait pensé à eux, ses amis, que nous devions voir le soir même. Car ce serait plus violent, s'était-il dit, si, au lieu de me montrer à un inconnu, je me montrais à des gens qui me connaissaient et qui ne m'avaient jamais vue qu'habillée.

Et c'est là qu'il tira le coup de grâce. Pourquoi ne pas le vérifier tout

de suite ?

Ce serait une expérience que nous tenterions entre amis, rien de plus, leur montrer les parties de mon corps que d'ordinaire je leur cachais, et voir ce que ça changerait dans nos rapports, quel effet ça me ferait, à moi, sa femme, mais aussi à eux, ses amis, et à lui, enfin, lui, le mari, le propriétaire légitime de mon corps. Et même, éventuellement, tant qu'à faire, si je les laissais « toucher » ce que je leur montrerais.

Ils avaient déjà touché mes mains quand nous nous les serrions, et mes joues, quand ils me faisaient la bise ; que se passerait-il s'ils me touchaient aussi les seins, ou les fesses, ou même, pourquoi pas, mes parties intimes ? Vous aurez, leur dit-il, le droit de toucher tout ce vous voudrez, elle ne serait plus une personne, la personne que vous connaissez, votre amie, mais, comment dire, de la chair de femme…

Interloqués, les trois hommes se regardèrent… Puis ils me regardèrent, moi pour voir comment j'allais réagir. Et je ne réagissais pas, justement ! J'étais abasourdie. Qu'il me propose à eux comme si j'étais un objet qu'il leur prêterait, sa tondeuse à gazon ou sa voiture… Mais en même temps : enfin, il se passait quelque chose… Il se passait enfin quelque chose dans ma vie ! Et pour parler comme lui, je ne nierais pas que ça m'émoustillait.

Nicolas ajouta que notre libido était en panne, que nous avions de moins en moins de plaisir, au lit, ça faisait des années que ça périclitait… Cette expérience serait une façon de recharger nos accus. Au fond, eux, nos amis, ils nous rendraient service.

Que vous dire ? En un instant, tout était transformé. Ce n'était plus les mêmes hommes. Et moi, je n'étais plus leur vieille copine. J'étais… quoi ? Un cadeau qu'il leur faisait ? Tu parles d'un cadeau ! Une vieille peau, oui ! À quarante balais après avoir pondu trois mioches, j'avais bien dix kilos de trop, et les seins qui tombaient. Sans parler des vergetures, et des bourrelets. Pourquoi auraient-ils envie de la voir et de la toucher cette chair que cachait ma robe ? De quoi aurais-je l'air, à poil devant eux, y avait-il songé ? Voilà ce que j'envoyai à Nicolas, ce qui, soit dit en passant, était une façon de dire que je ne m'opposerai pas à son caprice.

Fut-ce par galanterie ou par concupiscence ? Ils protestèrent tous en chœur. Je me calomniais, j'étais encore très bien pour mon âge ; ils seraient ravis de me voir toute nue.

En fait, maintenant que ma surprise était passée, j'avais hâte de savoir ce qui allait arriver, mais il ne fallait pas le montrer à Nicolas ; pour que la chose soit plus piquante, il fallait avoir l'air de ne me prêter à son caprice qu'à contrecoeur.

S'ensuivit un débat. De quelle façon allait-on procéder. De quelle

façon allais-je me « montrer » à eux. Vous pouvez même dire, précisa Nicolas, « m'offrir à eux ». Leur offrir le spectacle de ma nudité. Serait-ce comme à Ramatuelle, sur la plage naturiste ?

Est-ce que j'allais m'étendre sur une serviette de bain posée à terre ? Eux, debout, me surplomberaient, et moi, nue, couchée à leurs pieds, j'écarterais les cuisses pour bien leur montrer mon sexe? Ils auraient tout sous les yeux, mais il y avait un inconvénient, pour toucher ce que je leur montrerais, ils devraient se baisser ; ce ne serait pas commode ; aussi peut-être serait-il préférable que je reste debout. Toute nue, debout devant eux, j'irais leur offrir mes seins, mes fesses, et tout le toutim.

Tout en feignant de plaisanter, ils disputèrent longuement là-dessus. Si j'étais debout, ils pourraient me toucher le sexe, mais pour le voir, cette fois encore, ils devraient se baisser, ils ne me domineraient plus.

Il fallait donc trouver une façon dont, debout, je leur montrerais mon sexe. Et pas question que ce soit d'une façon faussement innocente, comme à la plage, mais, les deux frères étaient d'accord sur ce point avec Alex, et Nicolas renchérissait : il fallait que ce soit d'une façon délibérément obscène, pour frapper de plein fouet leur libido. Et par ricochet, celle du maître des lieux, mon « satanique » époux.

Ce fut lui qui trouva la solution. Il se plaça derrière moi, et me déshabilla devant eux. Une fois que je fus nue, il me demanda de mettre mes mains derrière ma nuque et de lever les coudes pour bien mettre mes seins en valeur. Puis il me souleva du sol en me tenant les jambes derrière les genoux et en m'écartant largement les cuisses, pour tout leur montrer, comme si j'étais une fillette qu'on va faire pisser. Ainsi, ils avaient tout à leur disposition : mes seins, mon sexe largement ouvert, mes fesses qu'ils pouvaient voir sous mon vagin, et la cicatrice de mon épisiotomie qui reliait mon vagin à mon anus.

(Par la suite, ils appelleraient cette posture : l'offrande : Nicolas leur offrait mon corps pour leur mettre l'eau à la bouche – et me la mettre, moi, au vagin, car rien ne m'exciterait autant que de voir leur regard se poser avec une convoitise bestiale sur ce trou qui s'ouvrait au bas de mon ventre).

Et moi, où en étais-je ? Je n'en revenais pas de constater ma docilité, et avec quelle sournoise avidité, tout en arborant hypocritement une moue contrariée, je me pliais aux injonctions de Nicolas, comment je laissais les trois salauds à qui il m'offrait venir à tour de rôle me peloter les nichons et enfiler leurs doigts dans mes orifices.

C'est peu dire que ma libido s'éveillait, elle ressuscitait ! Je me rendais compte en la sentant revenir à la vie, que j'avais vécu quasiment à l'état de légume pendant toutes les années qui avaient suivi la naissance de mon dernier enfant.

Comment vous décrire mes pensées ? Elles tournaient dans ma tête

comme des feuilles mortes dans une bourrasque. En un instant, elles passaient d'une sournoise exultation à quelque chose qui ressemblait à de la terreur ; enfin, pas vraiment ; disons, une angoisse. Est-ce qu'ils allaient me trouver à leur goût, ces trois connards à qui il m'exhibait ? Et moi, qu'est-ce que j'étais, là dedans, une victime ou une salope ?

Une complice, certes, mais aussi une proie. En un instant, tout avait changé, je n'étais plus chez moi, je ne pouvais me réfugier nulle part, mon appartement était devenu leur antre, trois prédateurs allaient dévorer ce corps que dévoraient déjà leurs yeux et que palpaient leurs mains, pour voir si la viande était assez tendre ; ce corps couvert de chair de poule ne m'appartenait plus, il était leur pitance.

Et cette pitance, ils la consommèrent sans se faire prier. J'étais peut-être une vieille peau, mais cette vieille peau était manifestement à leur goût. Qu'ils la prissent par le vagin ou par l'anus, un barrage avait cédé, les orgasmes se succédaient, se rallumaient l'un à l'autre ; même aux premiers temps, avec Nicolas, je n'avais jamais ressenti ça…

Je revivais, je vivais enfin ! Dire que pendant des années j'avais été morte et que je ne m'en étais pas rendue compte…

Mais en même temps, était-ce l'effet de l'alcool, à d'autre moments, entre deux orgasmes, je me disais que c'était trop beau pour être vrai, j'avais l'impression que ce que je vivais, ce que nous faisions, ne se passait par pour de bon. C'était un rêve, j'allais me réveiller et je serais dans mon lit, près de Nicolas qui serait en train de me baiser ; car il lui arrivait de profiter de mon sommeil pour me donner du plaisir, il me baisait alors doucement pour ne pas me réveiller complètement, et profiter du rêve lascif qu'il déclenchait dans ma chair pour satisfaire un rêve érotique qui l'avait réveillé, lui. Il prenait ainsi son plaisir avec mon corps en pensant à une autre femme, tandis que, dans les limbes d'un demi-sommeil, je prenais le mien sous lui en rêvant à un autre homme.

N'est-ce pas ce qu'on appelle l'amour conjugal ?

Je vais résumer maintenant comment s'organisa la vie amoureuse de Dora après la soirée que vous venez de lire. Car, vous vous en doutez bien, les choses n'en resteraient pas là. Et les jours suivants, quand il lui arriverait de croiser les épouses des deux frères sur le mail, elle se sentirait délicieusement coupable de papoter avec elles, alors que quelques heures plus tôt elle avait donné son cul à leurs époux.

4. La routine

Elle les avait vu rappliquer dès le lundi qui avait suivi la soirée de l'offrande. Les enfants étaient en classe, Nicolas bossait, elle était seule à la maison. Fred lui apportait un bouquet de roses, et William une boîte de chocolats à la liqueur. Et tout de suite, ils lui avaient demandé si elle accepterait qu'ils viennent la « voir », de temps en temps, sans en parler à Nicolas. Eux n'en parleraient pas non plus à leurs femmes. Ça resterait entre eux.

En somme, elle serait leur pute.

Ils étaient au salon, devant la baie vitrée qui donnait sur la rue. Tout en dégustant leurs chocolats avec elle, et en lui touchant les seins, ils avaient parlé de choses sans intérêts. Puis l'un d'eux était allé tirer le rideau pour qu'on ne puisse plus les voir de dehors et ils l'avaient déshabillée. Dès qu'elle avait été nue, ils lui avaient demandé de se prosterner sur le sofa, le cul tourné vers eux, pour leur offrir ses orifices. Et ils en avaient usé à tour de rôle, pendant une petite heure.

Ce serait presque toujours de cette façon qu'ils procéderaient : le bouquet de roses, les chocolats, et qu'elle leur donne son cul.

Il leur arriverait de la pénétrer ensemble, un, sous elle, la baisait, et l'autre, derrière, l'enculait. Elle en retirait un plaisir froid, presque exclusivement cérébral. Quand ils s'étaient vidé les couilles, elle se retournait sur le dos, et se finissait à la main sous leurs yeux. Et là, elle se donnait de vrais orgasmes.

Avec Alexis non plus, ça n'avait pas traîné. Sans doute les deux frères et lui s'étaient-ils concertés, car il venait toujours avant ou après eux. Avec lui, c'était le matin, après le départ des enfants, avant qu'elle fasse sa toilette, car il aimait qu'elle ait encore les odeurs de son lit sur elle. Et même, qu'après avoir pissé, elle ne se soit pas essuyée, qu'elle ait laissé l'urine lui parfumer le sexe.

Sa toilette intime, il la lui faisait, avec sa grosse langue, et ça lui donnait des orgasmes prodigieux. Jamais on ne lui avait bouffé le cul aussi bien.

Quand elle avait bien pris son pied, c'était son tour à elle de s'occuper de lui. Ou plus exactement, de sa bite.

Il s'asseyait sur un petit tabouret de la cuisine. Et elle s'agenouillait devant lui. C'est elle qui lui ouvrait son pantalon. Car elle ne voulait

pas de son corps, juste de sa bite. Dès qu'elle l'avait sortie, avec les couilles. Elle la « dorlotait ». Avec les mains, d'abord, puis, quand elle était bien raide, avec la bouche.

Lui non plus n'avait pas fait sa toilette. Elle aimait que le gland sente fort, et qu'il ait du goût. Même quand il y avait des fines particules blanchâtres sous le prépuce, ça ne la dégoûtait pas. Elle les savourait. Ce goût de fromage rendait bestial le plaisir qu'elle avait à sentir son énorme bite coulisser dans sa bouche. Quand elle l'avait bien nettoyée avec sa salive, Dona se relevait, et elle enfourchait Alex de face, à califourchon, pour s'empaler sur lui.

Et là, elle se procurait un nouveau plaisir, très différent de celui que lui avait donné la langue : celui de se sentir ouverte, envahie, saccagée. Elle ne cherchait pas à retenir les gémissements que lui arrachait la pénétration en sentant cet énorme morceau remonter brutalement dans son vagin, c'était comme un accouchement à rebours.

Il lui arrivait, au comble de l'extase, de fondre en larmes. Alors, le gros Alex se faisait paternel, et la berçait dans ses bras, comme un enfant.

Ce qui s'était passé le samedi où son mari l'avait offerte à ses amis avait dans son souvenir quelque chose d'irréel. La scène avait eu un côté nocturne, ç'avait été une sorte de rêve. Ce qu'elle faisait maintenant se passait pour de bon, ce n'était pas une parenthèse, ça faisait partie de la vie de tous les jours.

Elle avait maintenant, dans sa vie normale, trois hommes à sa disposition. Elle avait son cheptel, son écurie d'étalons. Avant d'en disposer, elle s'ennuyait, sa vie était une somnolence. Les jours passaient, elle vieillissait, il ne lui arrivait plus rien. Maintenant, tout était changé, ça n'arrêtait pas… Elle se gavait.

Sa vie amoureuse était coupée en deux. Il y avait les soirées auxquelles participait Nicolas, et ce qu'elle faisait en cachette de lui. Ce n'était pas les mêmes plaisirs. Même s'ils étaient tous les deux aussi pervers.

Ce qu'elle apprendrait par la suite, c'est que même cette vie était guettée par la routine. Et qu'il lui faudrait trouver d'autres subterfuges pour en sortir. Mais ça, je ne le raconterai pas aujourd'hui, vu que j'ai le nombre de signes qu'Anne Hautecœur m'a demandé. Ce sera dans un prochain « cadeau », ou, qui sait, dans un « roman pornographique ».

En attendant, je vais pouvoir me remettre à mon prochain roman, La Cachottière. *Il se passe à la Musardine, figurez-vous et l'on y verra notamment notre libraire, Frédéric, s'amuser à de vilains jeux avec une jeune comptable délurée à la forte poitrine. Je ne vous en dis pas plus.*

Postface

Pour finir, voici quelques réflexions que m'inspire la « sexualité libérée » actuelle.

Si l'on en croit ses apôtres, en l'an de grâce 2014, les corps sont entièrement sexualisés. Sauf que le sexe lui-même n'a plus rien de sexuel. Ce qui somnole sous la culotte de nos compagnes n'est plus qu'une endive bouillie ou une escalope de veau aux hormones.

Implants mammaires ou fessiers, lèvres siliconées, clito emperlousés, la femme, de plus en plus chosifiée, gadgétisée, n'est plus qu'un ersatz vivant de poupée gonflable. Lesquelles poupées, elles, en revanche, sont de plus en plus « réalistes ». Si bien qu'on voit de moins en moins la différence entre le réel et l'image.

« Par moment, me dit une amie qui s'est fait quelque peu charcutée pour avoir une silhouette à la mode, je me tâte et je me dis, est-ce que c'est moi, ça ? Est-ce que c'est encore mon cul ? »

Vous avouerez qu'il devient de plus en plus difficile de fantasmer sur ces créatures rafistolées.

Et à propos de fantasme, on m'a souvent demandé si, vu mon grand âge, j'avais encore, moi-même, ce qu'il est convenu d'appeler des « fantasmes ». Et le cas échéant, si ces « fantasmes » restaient du domaine de l'imaginaire, donc, de l'écriture, ou s'il en passait quelque chose dans « le réel ». Vaste question comme disait De Gaulle.

Pour être bref, je dirai que la plupart des fantasmes de femmes sont basés sur la notion de séparation, ou de dédoublement. Je dois donc être femme par quelque côté, car les miens obéissent au même schéma. En gros, disons, le cul hors de la vie quotidienne. Le cul mis en scène.

Même s'il s'agit d'une personne que je connais bien, au moment où nous « jouons au cul », une transmutation s'opère. Nous ne sommes plus les mêmes. Nous ne sommes plus nous-mêmes. C'est à cette fin qu'intervient la notion de « séances », bien connue des érotomanes. Il faut sortir le sexe de la vie et le mettre en scène dans des sortes de saynètes.

En somme, on se fait du cinéma. Exactement comme si on allait ensemble voir un film porno. Sauf qu'on y joue. Si vous préférez, on se donne des RVQ (rendez-vous de cul) au cours desquels on ne laisse jamais parler la spontanéité. À l'avance, froidement, on a décidé qu'il y aurait du sexe. Et quel genre de sexe. On s'est préparé pour cela. Choix des sous-vêtements, façon d'arriver l'un chez l'autre, etc. Tout a été décidé à

l'avance, froidement, en suivant un scénario.

Pour éviter la monotonie les séances sont échelonnées dans le temps, séparées par des intervalles de vie normale (rencontres sans sexe). Essentiellement pornographique l'excitation naît de la préparation et de l'idée de ce qu'on va faire ensemble. Le plaisir commence déjà avant, dans l'attente.

Comme avant de s'asseoir au cinéma, ou d'ouvrir le livre dont on connaît déjà plus ou moins le contenu. Déjà, chez elle, quand la femme choisit ses sous-vêtements, quand elle se rase le sexe, se parfume les aisselles et l'anus, s'y introduit du lubrifiant, le film a commencé. C'est souvent dans cette attente qu'on éprouve les plaisirs les plus forts ; ensuite, ma foi, ce n'est plus que de la gymnastique.

Autrefois, je pensais que les romans pornographiques servaient à remplacer le sexe pour ceux qui en manquaient ; en vieillissant, je constate exactement le contraire. C'est le sexe qui imite la pornographie.

Pour l’édition originale :

© Éditions La Musardine, 2014.

ISBN de l’édition originale : 978-2-84271-839-8

Pour la présente édition numérique :

© Éditions La Musardine, 2014.

ISBN de l’édition numérique : 978-2-36490-448-4

Photographie de couverture : © Chas Ray Krider
www.motelfetish.com – chasray@motelfetish.com

© La Musardine, 2014

La Musardine
122, rue du Chemin-Vert — 75011 Paris

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).
Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites

La Musardine
LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com